

CLÉOPÂTRE (1963)

de Joseph L. MANKIEWICZ

**avec Elisabeth TAYLOR, Rex HARRISON, Richard BURTON,
Roddy MacDOWALL, Martin LANDAU**

Images Léon SHAMROY musique Alex NORTH
Costumes Vittorio Nino NOVARESE Décors Walter M. SCOTT
Scénario : Joseph L. MANKIEWICZ, Ben HECHT, Sidney BUCHMAN
(inspiré de PLUTARQUE, SUETONE é APPIAN)

48 av. JC, Jules César tombe amoureux de Cléopâtre, lui fait un fils et la rétablit sur son trône d'Égypte. Quatre ans plus tard, après l'assassinat de Jules César, c'est au tour de Marc Antoine de tomber amoureux de la reine d'Égypte. Grandeur et déclin d'un destin, parmi les plus grandes tragédies. C'est Octave, le nouveau tyran de Rome, qui vient tout balayer et va conduire Cléopâtre à son tombeau impérial et Marc Antoine à la déchéance.

L'éternelle histoire du monde se répète de siècle en siècle.

Malgré les déboires causés par le tournage : le couple Taylor – Burton, le coût colossal de sa production où la 20th Century Fox est passée tout près de la faillite, *Cléopâtre* demeure l'un des sommets incontestés du péplum et du cinéma Hollywoodien, grâce à Joseph L. Mankiewicz, l'un des plus grands créateurs de tous les temps (malgré ses oppositions avec Zanuck, qui s'est un moment emparé du montage - Mankiewicz voulait un film de deux fois trois heures, que le producteur réduit à environ quatre heures).

Le triangle artistique de *Cléopâtre* est indiscutable, un classicisme qui lui donne toute son aura et son ampleur théâtrale. On ne pourra jamais oublier cette scène incroyable de la reine du Nil entrant dans Rome sur son immense char. Une scène de près de 20 minutes à couper le souffle par son ampleur, la composition des plans, le travail avec les foules, les costumes, sa beauté.

Grâce à l'immense talent de Mankiewicz, malgré une machine cinématographique énorme à diriger, le film tient sa teneur intime et sa profondeur dramatique. Structurellement parlant, le film se compose comme une pièce de théâtre classique, en multipliant cependant les décors et en trahissant la règle des trois unités. Deux actes pour deux faces d'une même

histoire, entre grandeur et décadence, ascension et chute politique. On pense avant tout au théâtre antique et à celui de Shakespeare.

Ce que cette œuvre offre de meilleur, c'est son audace visuelle, ses grands choix tragiques, avec l'impossible réconciliation entre l'amour et le pouvoir. Plus de quatre heures de tactiques diplomatiques, de tractations politiques, de sentiments passionnés voués à la souffrance et de destinées plus hautes que la vie, sans lesquels cette histoire n'aurait jamais traversé les années jusqu'à nous.

Un film tout entier construit à l'image de cette Pythie, prédisant l'avenir aux principaux antagonistes, où l'on sent chaque palpitation de l'histoire en cours, chaque avancée progressive vers l'inéluctable tragédie.

Cléopâtre est un mélange d'informations historiques étudiées avec soin et de fantasmes libérant les personnages de leur carcan historique, trop volontiers poussiéreux. Un mélange volcanique d'érotisme et de passion, de force et de courage, de perversité et d'audace. Le film rend un hommage sidérant de poésie à Cléopâtre, tout en étant fidèle à son image de femme politique, tout à fait consciente de son potentiel de stratège hors pair, et qui va néanmoins succomber aux insoupçonnables raisons du cœur, et perdre sa dimension de reine.

Cléopâtre est un tel choc visuel qu'aucun autre film n'a su reconstituer l'antiquité d'une manière aussi impressionnante. Les décors sont précis, monumentaux et éclairés à grand renfort de moyens. Ce sont des fastes insensés remplissant l'écran par leur géométrie inspirée et leurs couleurs exceptionnelles.

Alexandrie et Rome respirent sous les caméras de Mankiewicz ; c'est le pays du vrai, il y a des cœurs humains sur la scène, des cœurs humains dans les coulisses, des cœurs humains dans la foule.

C'est un choc esthétique inouï qui ne s'est jamais reproduit avec une telle ampleur. La précision d'orfèvre des costumes, l'immersive profondeur des couleurs et sa galerie d'acteurs shakespeariens rompus aux textes les plus difficiles à proclamer. Il convient d'admirer avec quelle précision picturale chaque scène est rendue à l'image : le palais d'Alexandrie, la bataille des galères grandeur nature, la bataille d'Actium, une Rome dantesque, le char de la reine : un sphinx monumental tiré par des esclaves et acclamé par une foule en délire, où l'on rentre dans un décor prodigieux parmi les plus grands jamais construits. La photographie hallucinante dans sa richesse chromatique de Léon Shamroy.

Pour jouer Cléopâtre, Elisabeth Taylor, dont on ne dira jamais assez quelle grande actrice elle était (à cette époque, il n'y avait qu'elle pour jouer ce rôle

dans cette dimension démesurée) ; foudroyante, animée par le feu, elle possède malgré l'alcool et les excès en tous genres, cette beauté et ce regard unique qui n'appartenait qu'à elle. Elle domine le film, avisée, passionnée, dont les instants de colère sont demeurés légendaires, et située à l'exact croisement entre l'érotisme le plus torride et la vulgarité. Elle est Cléopâtre pendant 4 heures.

Rex Harrison est un César de premier ordre, probablement le meilleur qui ait été donné au public d'admirer à l'écran. Racé, il donne une enveloppe intelligente et rassurante à César. Ses choix sont tactiques, ceux de Cléopâtre aussi. Ils ont un profond respect l'un pour l'autre, mais mesurent à chaque instant l'enjeu politique de leur relation.

Richard Burton compose un admirable Marc Antoine, pataud, lourd, mal dégrossi, mais fin tacticien militaire et pourtant déplorable homme politique. Il embrase le film avec une passion déchaînée. Inoubliable sont ses tumultueux échanges avec Cléopâtre. Ce tumulte sera non seulement sur l'écran, mais dans leur vie privée.

Fort, viril, pulsionnel, brutal, avec parfois un regard d'enfant perdu, il dégage un fort sentiment tragique, incapable de contrôler son amour pour Cléopâtre. Il va délaissé ses hommes, ses navires, son grade, sa patrie et son honneur, par amour pour cette femme. Dans les bras de cet homme, craque le vernis de la reine du Nil.

Mankiewicz, avec un génie admirable, maîtrise absolument tous ces grands sujets tragiques, de la politique à l'amour, de l'amitié à la haine, des promesses du destin à la violence de la chute. Sa compréhension des personnages, son exceptionnelle approche du métier d'acteur, et son amitié solide avec Elisabeth Taylor, ont permis ce miracle où il a su tirer le meilleur de chaque décor, de chaque situation, de chaque éclairage.

Une leçon de cinéma unique dans l'histoire, car il a réussi à rendre terrible et angoissante cette étonnante solitude des êtres au sein de décors trop grands pour eux seuls.